

Gegory Bateson: théorie et modèle du double lien

Jean-Claude Benoit

Psychiatre des Hôpitaux. Ancien Directeur d'enseignement clinique. Institut d'Etudes des Systèmes Familiaux.

1 bis rue Deroisin, 78000, Versailles F.

Article paru dans Cahiers critiques, n° 23, 173-189, 99/2, De Boeck, Louvain.

Apport centrale dans l'œuvre de Gregory Bateson (1904-1980), la théorie et le modèle du double lien soutiennent nos actions systémiques cliniques. Nous pensons et travaillons couramment à partir de tels concepts, au point d'oublier leur créateur. Pourtant, l'épistémologie qu'il a construite concerne tous ceux qui tentent de comprendre un univers humain de plus en plus discordant et unitaire à la fois.

Curieusement, pourrait-on dire, ce modèle des troubles de la communication est né au fin fond d'un hôpital psychiatrique à l'ancienne. Cette épistémologie et ses applications cliniques facilite notre évolution professionnelle difficile. Avec Don Jackson, psychiatre dans la petite l'équipe de recherche à l'hôpital de Palo Alto, exprimons notre reconnaissance à Bateson dans cette phrase: "la récompense majeure dans notre pratique est de découvrir la concordance entre un symptôme du patient identifié et une séquence familiale qui vient l'éclairer" (1961).

Bateson constate et montre que les formes les plus aliénées d'un fonctionnement mental individuel ont elles-mêmes un sens humain, familial - et institutionnel, et social.

Chercheur multidisciplinaire: biologiste, formé à la théorie évolutionniste auprès d'un père généticien, anthropologue chez les Iatmul de Nouvelle Guinée (*Naven*, 1936), puis à Bali, par des séjours successifs. Il choisit l'"anthropologie culturelle": toute culture se comprend comme on comprend un *individu* - et non pas seulement un organisme. Anglais de Cambridge, il s'installe alors aux Etats-Unis. Dans un contexte d'effervescence intellectuelle et amicale - et conjugale, car Margaret Mead est sa compagne depuis 1935 - il s'imprègne de sociologie, étudiant les spécificités culturelles et interactionnelles du Nouveau-Monde, travaux publiés en 1942. Fin 1941, les Etats-Unis entrent dans la guerre. Il s'engage dans l'armée

américaine du Pacifique - les "services stratégiques" sont ouverts aux sociologues ! Il revient deux ans plus tard, enseigne l'anthropologie. Il se plonge dans la fièvre créatrice de l'est américain. Il participe aux conférences Macy sur la cybernétique, parmi des personnalités éminentes, psychologues ou psychiatres, sociologues, physiciens, épistémologues. C'est le début explosif des nouvelles sciences de l'information, avec l'expansion de la cybernétique de N. Wiener. Une pléiade de savants explorent en commun des champs multiples (K. Lewin, von Neumann, L. Kubie, Mc Culloch, L. de No, Shannon, von Foerster, et bien d'autres).

En 1948, Bateson quitte la côte est pour la Californie. Il s'affilie au psychiatre d'origine suisse J. Ruesch, et affine ses connaissances psychopathologiques. C'est le moment où certains psychiatres (Bowen, Lidz, Wynne), soutenus par des financements publics, développent l'approche familiale de la schizophrénie, au point de départ des thérapies familiales proprement dites. Avec Ruesch, il publie *Communication. The social matrix of psychiatry* (1951)

Ce cheminement multidisciplinaire - et en particulier toute son oeuvre psychiatrique - apparaîtra dans *Steps to an Ecology of Mind* (1971), où sont réunis trente-six textes. Figurent là également ses travaux éthologiques. A la fin de sa vie, son génie et la beauté conceptuelle de son oeuvre trouveront leur synthèse dans "*Mind and Nature. A Necessary Unity* (1979).*

***(Note en bas de page)** La traduction française de ces ouvrages laisse souvent incertain. Par exemple, les termes français utilisés pour des concepts principaux induisent des faux sens. Bind devient *contrainte*, terme lié à la première cybernétique aujourd'hui, celle des ordinateurs. Disons que *lien* est plus "humain", plus vécu. Mind devient *esprit*, contre-sens face au naturalisme évolutionniste batesonien, on ne peut que respecter le mot *mental*, disons aussi (être) mental et, en cas de majuscule, Mental... Pattern devient *structure*, alors qu'il s'agit de la présence implicite de *schèmes* vivants. Voici pour l'essentiel.

Créée en 1956 à Palo Alto, la théorie des paradoxes interactionnels - le double lien - sera l'axe des réflexions épistémologiques de toute une vie. Elle décode les contradictions et la crise écologique des temps présents. C'est aussi l'aventure humaine de toujours, chacun parmi ses proches, dans son espace affectif, familial, social.

Tout praticien et chercheur es relations familiales suit de fait cette voie. Le livre du canadien français Robert Pauzé en témoigne (1996). Le mouvement familio-systémique est construit sur des concepts batesoniens. Citons l'ensemble

symétrie/complémentarité, la circularité des interactions, la métacommunication, la complexité des niveaux logiques de toute communication concrète, la position de "participant observateur", etc. Cet accès aux sciences humaines actuelles, si complexes, fait face aux sciences "pures" si précises.

S'impliquant dans des groupes en crise autour d'"un patient identifié", ces praticiens "différents" enregistrent, filment, communiquent sur ces échanges, s'accoutumant aux co-thérapies et à une permanente recherche dans les familles et les champs des crises communautaires d'une société à la fois chaotique et très organisée. Par leur formation familio-systémique, des professionnels accèdent où le chercheur multidisciplinaire les a guidé. Saisis quotidiennement dans l'urgence et la confusionnante diversité de la clinique, ils vont parfois oublier ces appuis théoriques fondateurs. Alors, l'angoisse du double lien leur rappelle qu'il est bon de revenir aux sources. Leurs capacités de participant observateur nécessitent ce soutien épistémologique.

La parole n'apporte qu'une part limitée de la communication qui comporte aussi nos messages corporels et imageants: "les yeux sont des organes extrêmement oraux"... Participer pour mieux observer.

Premières étapes d'un génie conceptuel

Avec sa coopération, David Lipset réalise une quasi-autobiographie de Gregory Bateson, au fil des dix dernières années de sa vie (1980). Prés du tiers initial du livre concerne les origines familiales, l'enfance et l'adolescence de Gregory à Cambridge. William Bateson, son père (1861-1926), diffuse l'œuvre de Gregor Mendel et participe au développement de la génétique - on lui doit le nom de cette science. Il enseigne également la biologie, en pleine expansion. Héritier de fait sur cette voie, John, le fils aîné, meurt sur le front français en 1917. En 1922, le cadet, Martin, se suicide après plusieurs années de désarroi affectif.

Dans ce climat familial effondré, Gregory, le benjamin doit prolonger l'œuvre paternelle. Mais à l'occasion d'un voyage d'étude de la faune aux Iles Galapagos - un hommage à Darwin - il découvre son intérêt pour les êtres humains. Il s'oriente vers l'ethnologie, champ de recherche où les concepts sont encore incertains. A vingt-deux ans, il part pour la Nouvelle Guinée. Au bord de la rivière Sépik, dans la luxuriance équatoriale, avec ses carnets de notes et son appareil photo, parmi ces Iatmul tout juste "colonisés" par les Hollandais, il trouve ses informateurs, décode le langage et précise son axe de recherche. Il va étudier les interactions autour de

l'initiation de l'enfant vers l'âge adulte. Tel est son thème: *les cérémonies de naven*

De façon répétée, un cérémonial burlesque accompagne certains actes des jeunes garçons - et plus discrètement ceux des filles. Il s'agit des actes manifestant l'acquisition d'un futur geste adulte. Voilà donc en deux phrases les trois cents pages de cet ouvrage ethnologique devenu un classique. Dans le sous-titre, Bateson précise les trois points de vue simultanés qui l'ont guidé: *affectif, cognitif et socio-culturel*.

Naven paraît en 1937. Bateson a fait un second séjour chez les Iatmul. Il a rencontré sur le terrain Margaret Mead. Elle appartient à la même école anglo-saxonne d'ethnologie culturelle. Ils se marient en 1936. Les années suivantes, ils feront deux séjours à Bali et reviendront une fois encore en Nouvelle Guinée..

Le dernier chapitre de Naven, "Epilogue 1936", porte un regard général sur le matériel recueilli et sur sa mise en forme. Bateson fixe ses premiers modèles conceptuels. C'est par exemple le thème - cybernétique avant l'heure - de la progression dans l'organisation relationnelle: *schismogénèse* vers une complémentarité ou vers une symétrie interactionnelles. Les bases de son anthropologie comportent cette triade dialectique: *éthos /eidos /pragmatique*. Toute conduite individuelle ou groupale comporte simultanément ces trois aspects dans des interactions verbales et comportementales. L'éthos, ce sont les valeurs vécues, émotionnellement, chez chacun des participants; l'eïdos: l'organisation structurelle des interactions; la pragmatique: cette réalité visible des actes manifestes dans un groupe.

Bien d'autres items organiseront le mode de pensée éco-systémique - sa tautologie. Ils se préciseront sur différents terrains, avec d'autres chercheurs. Citons encore la théorie des types logiques, la métacommunication et les injonctions paradoxales, la nature hiérarchisée des apprentissages, la double définition réciproque dans toute relation, l'importance donnée à la notion de *gestalt*, la valeur systémique du terme contexte - "un schème inclus dans le temps" -, la présence constante des processus cybernétiques de frein ou d'emballement.

Qu'est-ce qu'une différence ? Bateson répond: c'est une information. Laquelle modifie un contexte global: interactions, situations, éco-systèmes. Toute croissance s'exprime dans la création d'une différence personnelle, simultanée à d'autres changements alentour. Le changement peut être accepté ou refusé contextuellement. Certains se vivent comme crises, angoisse, perplexité. La théorie et le modèle du double lien viendront formaliser ces faits.

Cheminevements psychothérapiques du savant

Une lente et large préparation précéda la période des approches familiales à Palo Alto (1952-1962). Pour Naven, Bateson avait cherché ses références dans les oeuvres psychiatriques de l'époque, par exemple la classification typologique de Kretschmer (personnalités schizothyme et cyclothyme). Son concept de l'apprentissage réciproque lui faisait déjà dépasser le comportementalisme qu'il connaissait bien (décrivant déjà les paradoxes inducteurs de la névrose expérimentale pavlovienne). De même, son intérêt pour les interactions l'éloignait d'une théorie trop limitée des fonctionnements inconscients décrits par les travaux psychanalytiques. Dans les cérémonies de naven, il sait souligner les aspects affectifs des travestissements homme/femme et de gestes homosexuels.

Son père décède en 1926. Sa mère tente de faire partager sa solitude dramatique à son fils, dernier proche. Ils s'écrivent très régulièrement mais Gregory Bateson laissera entre eux des océans (cf. D. Lipset).

Dans leurs voyages ethnologiques et dans leur vie scientifique quotidienne très animée, chacun des deux membres d'un couple exceptionnel vit son univers de création (cf. M. Mead et le féminisme). Leur séparation se réalise peu à peu. La solitude conduit Bateson vers une psychothérapie jungienne, séances quotidiennes, en face à face, auprès d'une amie, Elisabeth Hellesberg (1946). Il ne parle guère de cette période. Toutefois, les autobiographies de Margaret Mead et de leur fille Catherine (née en 1939) offrent leurs témoignages sur cette période difficile pour chacun.

A propos de cette psychothérapie, Bateson raconte à son biographe le rêve que voici, le seul que nous connaissions de lui.

"Au cours de ce qui fut vaguement appelé ma psychoanalyse, je fis le récit d'un rêve, qui fut un rêve très important dans l'analyse, aussi important que celui avec mon père poussant Martin vers le haut de l'échelle. Certes c'était un rêve ancien - remontant à dix ans auparavant. Mais je l'avais écrit sur le moment et je l'utilisais dans l'analyse. Le rêve était que j'avais commis un péché, et j'éprouvais une vague culpabilité kafkaesque. Je suis coupable. Je suis condamné et conduit au lieu de mon exécution où je fais un discours à mes amis, mes fans et mes proches, un discours d'un type Renaissance, vous voyez, sur le chemin de la guillotine. Et c'est un discours très noble. Sans un seul mot probablement dans le rêve, mais le fait est que c'est un noble discours. Et à la fin du discours, je m'incline et dis:

<<Excusez-moi, si je me dramatise un peu>>, et je m'éveille en explosant de rire." (D. Lipset, p. 176)

Ces rêves furent abordés dans sa cure "psychoanalytique", jungienne, utilisant l'amplification de telles images oniriques, en face à face. Il fut sans doute question du lourd héritage scientifique paternel, pris en charge par Gregory après la mort de ses deux frères, et dévié par lui vers l'anthropologie. Au début du fragment ci-dessus, on note la brève évocation de Martin, ce frère dont le suicide répondrait à l'exigence paternelle de "monter vers le haut de l'échelle", celle des sciences pures.

La guillotine est un détail curieux, qui révèle la culture psychologique de Bateson. Le rêve de "Maury guillotiné" est célèbre dans la littérature médicale française du XIXème siècle. Ce médecin, Alfred Maury, a décrit une longue série de tableaux oniriques, son jugement par le tribunal révolutionnaire et sa décapitation, scènes simultanées à la chute en un instant si bref de la flèche de son lit sur sa nuque.

Le rêve de Bateson a pour thème la condamnation. Mais, cette culpabilité *plutôt feinte*. s'achève sur un rire quasi-triomphal, au réveil. La modestie de notre savant comporterait un orgueil latent, une intense fierté cachée. Celle qui anime bien des créateurs. En amplifiant la métaphore, on obtient ce message: "Envers et contre tous, j'ai raison !" Ou peut-être encore: "Et voici comment se met en marche la croissance d'un savant, novateur !" Ce rêve remonte en effet à 1936, année où paraît *Naven* .

Installé à San Francisco (1948), Bateson enseigne l'anthropologie. J. Ruesch, psychiatre d'origine suisse, lui ouvre le domaine déjà classique de la gestalt-théorie et de la psychologie phénoménologique de langue allemande. Bateson découvre là un écho à sa propre théorie des valeurs - l'éthos humain. La présence subjective des partenaires, dans les thérapies, s'intègre mieux à ses modèles communicationnels.

Ces échanges fructueux entre le clinicien et l'anthropologue se concrétisent dans leur livre *Communication. The Social Matrix of Psychiatry* (1951). Dans plusieurs chapitres personnels, Bateson évoque ses thèmes cruciaux: les types logiques, la kinétique, le deutéro-apprentissage - apprentissage des relations. Dans ses textes, il précise sa psychologie des conduites interactionnelles: "Information et codification" (où il décrit la métacommunication), "Conventions de communication" (cette idée que l'être humain vit de postulats dont la validité est liée à la foi qu'il leur porte), "Approche épistémologique de la pensée psychiatrique"(où il met en cause la vision a priori aliénante de celle-ci).

In fine, dans son chapitre "Convergence de la science et de la psychiatrie", il commente les résultats d'une enquête qu'il a conduite sur les habitudes conceptuelles de psychiatres psychanalystes freudiens et jungiens californiens. Il montre la confrontation entre deux attitudes opposées concernant le développement des soins psychologiques. L'une suit le mouvement des sciences vers la plus grande objectivité. Ces praticiens-là cultivent un notable formalisme, "gestalten limitatives". D'autres s'appuient sur des concepts diversifiés, culturels, personnalistes, et sont orientés vers des "gestalten élargies", où l'individu reste présent. Prenant du recul, l'épistémologue valide cet ensemble contradictoire, qui reflète un processus historique, dialectique. Il perçoit là un débat qui se prolongera avec la venue constante d'apports scientifiques neufs.

En 1952, J. Ruesch introduit Bateson comme chercheur à l'hôpital psychiatrique de Palo Alto. Le thème du projet initial sera: "Paradoxes of Abstraction in Communication". Il travaillera là jusqu'en 1962, avec le petit groupe de chercheurs qu'il réunit.

Le double lien: "Vers une théorie de la schizophrénie", étude présentée en 1956 par G. Bateson, don D. Jackson, J. Haley et J. H. Weakland.

Dans ce long - et grand ! - texte, le quatuor de Palo Alto étudie le concept forgé par son leader à partir de leurs premières recherches, conduites sur des patients schizophrènes vus en présence de membres de leur famille dans un but d'aide psychologique. Le contexte est cet hôpital psychiatrique aux standards contraignants et chroniques de l'époque, avant le développement des chimiothérapies. Le climat général est celui de l'échec. Ces chercheurs sont récompensés: l'approche familiale ouvre des horizons captivants. Ils sont sur la bonne voie.

De ce texte on peut extraire le bref exemple suivant.

Un jeune schizophrène s'améliore après un épisode aigu. Sa mère lui rend visite à l'hôpital: "Il était heureux de la voir et met impulsivement son bras sur les épaules de sa mère. Celle-ci sursaute. Il retire son bras. Elle lui demande: <<Tu ne m'aimes donc plus ?>> Il rougit. Elle lui dit: <<Tu ne devrais pas t'émouvoir si facilement, ni avoir peur de tes sentiments !>> Le patient s'agite. Il frappe un infirmier." On le baigne, traitement sédatif courant à l'époque.

Commentons cette "vignette clinique", en suivant les six points de la définition princeps du double lien, énumérés plus haut dans le texte.

Il s'agit en premier lieu d'une *situation collective*, comportant une "victime" (point 1).

Celle-ci vit cette situation de façon *répétée* (point 2).

Une *première injonction paradoxale* lui est faite (point 3). Un message affectif négatif est associé à une menace. Décodons ici ce premier message maternel: "Donc, tu ne m'aimes plus ? Prends garde !"

Une *seconde injonction paradoxale* est ajoutée, élargissant le contexte et niant de quelque manière la précédente (point 4). Il ne s'agit plus d'amour filial mais de ce négatif absolu qu'est la folie: "Tu ne dois pas te considérer comme guéri. Tu vas bien le voir."

Une *troisième injonction paradoxale* bloque la situation. Disons: "Tu ne dois pas penser que tu échapperas à tout ceci. D'ailleurs, je reviendrai." (point 5).

Dernier point, *la victime* - sans guillemets, désormais - ne contrôle plus ses émotions. C'est la panique ou la rage, et l'agression tournée vers l'infirmier qui représente l'institution

Dans ce jeu mental mortifère, l'identité intime est mise en cause, niée. Un peu plus loin dans leur texte, les auteurs soulignent des éléments relationnels complémentaires: par exemple l'ancienneté de la situation familiale; ou l'absence d'un père suffisamment robuste pour compenser ici la pression maternelle. N.B.: ailleurs, il peut s'agir ailleurs d'un père écrasant et d'une mère en retrait, ou de toute autre organisation familiale comportant ces deux rôles. Citons aussi l'indifférence paradoxale de l'institution, et la passivité du thérapeute éventuellement présent.

Le texte de 1956 fait partie d'un ensemble d'études psychiatriques regroupées dans la troisième partie de *Steps to an Ecology of Mind*, 180 pages sur 500, un livre dans le livre. Disons un manuel de réflexion sur le déterminisme familial et interactionnel des psychoses et son sens culturel étendu au social.

Bateson évoquera maintes fois dans ses travaux ultérieurs cette importance conceptuelle et culturelle de la théorie et du modèle du double lien. Dans *Mind and Nature. A Necessary Unity*, il souligne encore l'effet aliénant des métacommunications discordantes. Des doubles liens naissent quant une confusion est créée dans les codes définissant les relations entre partenaires humains. Par ses incohérences et les paradoxes de ses manipulations, notre société informatisée menace - ruine ? - son environnement naturel et culturel.

Le modèle du double lien éclaire les dialectiques aliénantes. J.H. Weakland, à propos de l'institution psychiatrique, ou encore J. Haley à propos des stratégies conjugales et familiales pathogènes décrivent les jeux triadiques confusionnants et agressifs, ces constantes dans nos crises situationnelles. Mais l'approche systémique inverse le sens: l'angoisse, la panique ou la rage dans les doubles liens nous interrogent sur notre croissance, dans notre environnement. Une évolution souhaitée nécessite des négociations bien cadrées. Aujourd'hui, ceci ne concerne pas seulement la psychiatrie, à l'évidence...

Paradoxalement, quand elle accueille avec un respect minimal les positions de chacun, une confrontation à la crise bien organisée peut déboucher sur la différenciation et le progrès dans ces trios conflictuels. Pour une approche globale, *toute crise comporte un suggestion évolutive* (R. Thom)

Paradoxes thérapeutiques, position basse, humour

Le style de Bateson ? Tout aussi difficile à décrire qu'à traduire. Disons une *injonction paradoxale* - "Sachez que ce que je vous explique est sérieux, mais que ce pourrait aussi bien ne pas l'être..." - plane dans ses propos les plus savants, allusions aux étranges aventures de la vie et des relations humaines. D'un paragraphe épistémologique sévère, Bateson saute soudain à une formule ou une image des plus quotidiennes.

Son humour se libère totalement dans les *métalogues*, ces conversations entre une fillette et son père, un savant qui dévoile en termes concrets l'épistémologie écosystémique. Les questions naïves de la fillette - disons sa fille Catherine, Cathy, vers 7 ou 10 ans - sont celles auxquelles un chercheur passionné par les processus de communication va répondre, fasciné par la spontanéité enfantine. Paradoxes, humour et "position basse". Cette dernière expression montre comment les supposés savoirs objectifs et la position ex cathedra du professeur sont esquivés par l'authenticité de l'expérience vécue. Une formatrice américaine me dit un jour que la seule façon de nettoyer l'esprit des jeunes collègues serait de les plonger longuement dans l'espace magique des métalogues. Je l'ai souvent fait, pour moi. La position basse de l'humour est un plaisir qui se vit et qui se partage.

Ses collègues de Palo Alto ont décrit notre savant assis sur un banc du parc, des après-midi entières, à côté d'un psychotique, et très satisfait d'échanges apparemment incompréhensibles. Les néologismes et la "salade de mots" schizophréniques sont pour lui un langage, celui de "métaphores non étiquetées comme telles". Quand tel malade lui dit que dans sa famille on craint les "sécurités

apparentielles", le chercheur sait qu'il est là question d'angoisse *parentale* et accompagnant un souci *desapparences* .

Dans son étude "Epidémiologie d'une schizophrénie" - formule en soi provocatrice puisque l'épidémiologie est l'étude de la diffusion des maladies - Bateson décrit la première visite à la maison familiale, avec le patient évoqué ci avant, hospitalisé depuis cinq ans de façon continue. Ils arrivent devant la pelouse modèle d'une maison familiale modèle. Le patient tremble au bord de cette pelouse familiale où un coursier a jeté négligemment le journal. Personne. Ils pénètrent dans le salon modèle. La mère vient. Bateson les laisse seuls, et va se promener un moment en ville. Souhaitant un contact plus direct avec cette femme, il choisit un bouquet de glaïeuls. De retour, il le lui offre en lui disant qu'il souhaite qu'elle ait là "quelque chose qui soit à la fois beau et sans apprêt". Aussitôt cette femme répond: "Oh, ce ne sont pas des fleurs sans apprêt. Chaque fois qu'une se fane vous pouvez la couper."

Bateson se sent pris à contre-pied. Au delà de l'image castratrice, le ton de cette femme lui intime: "Ne vous excusez pas !" Ce n'était en rien son intention. Il perçoit que sa phrase a été recadrée. Et, selon lui, "c'est ce que cette mère fait constamment." Il décrit ce processus communicationnel paradoxal: "Elle a changé l'étiquette qui indiquait de quel type de message il s'agissait. Et ceci était, je pense, ce qu'elle faisait constamment. Une reprise sans fin du message de l'autre avec une réponse montrant qu'il s'agissait d'un énoncé de faiblesse de la part de l'interlocuteur ou d'une attaque contre elle qui pourrait être en réalité étiquetée comme une faiblesse de la part de celui-ci, et ainsi de suite."

Après avoir apprécié ce décodage du chercheur, situons-nous en position "méta". Qu'observons-nous dans la relation entre ces *trois* personnes ? Le patient est passif et muet, mais il donne toute son attention à cette scénette, car c'est bien de lui qu'il s'agit. L'homme qui lui porte tant d'intérêt affectif à l'hôpital est maintenant son allié intime, ici, devant sa mère. Le "message floral" qu'il donne à celle-ci, *en sa présence à lui* , le concerne directement.

Anthropologue-thérapeute, Bateson tente concrètement une modification d'une situation figée et un adoucissement de la prévalence maternelle. Par cet objet affectif - "bouquet de fleurs" simple, naturel et vivant - il intervient par un double message. Certes il met en cause le climat mortifère de cette relation mère-fils, mais il souligne aussi la valeur esthétique du cadre familial. Malgré la contre-manœuvre automatique de cette mère, le double lien de Bateson peut offrir une première ébauche de changement dans cette situation angoissée, partagée. Serait-ce aussi le geste que le patient aurait peut-être désiré faire lui-même ? Bateson invente un acte

mineur qui ne peut être blessant, si juste que chaque membre du trio est impliqué - lui-même inclus. Sa provocation se veut nuancée, affective

A Palo Alto, les pratiques habituelles de l'équipe de recherche étaient aussi clairement consensuelles que possible. Les groupes familiaux, en présence du patient étaient étudiés et aidés, accueillis dans une forme de parité relationnelle neutre et pourtant activée. Au cours de ces échanges intitulés "psychothérapie collaborative" ou "entretiens conjoints", la *triade patient-famille-intervenants*, initialement figée, se mobilise peu à peu. La manœuvre thérapeutique décisive consiste à replacer chacun - malade, intervenants, membres de la famille - sur un plan d'égalité et de négociation, avec toute la prudence nécessaire en ces domaines de souffrance chronique. La reconnaissance d'un sens familial des troubles est un outil paradoxal essentiel. Bateson et J. Haley, à l'époque en contact avec le psychiatre hypnotiseur Milton Erickson, surent s'inspirer de ses techniques originales de prescription du symptôme.

Un peu plus tard, Bateson présente la publication partielle de l'autobiographie d'un psychotique anglais interné deux ans, rédigée au cours des années 1830. Dans sa préface, il souligne le rôle finalement auto-thérapeutique de ces moments effroyables (1961). Ce patient traverse une longue épreuve qui aboutit à son autonomisation positive. Le mouvement anti-psychiatrique et l'œuvre clinique de Cooper et de Laing - et les écrits prégnants de celui-ci - se sont fait l'écho d'un dépassement possible de soi, à l'occasion de graves crises mentales, épreuves douées de sens pour la personne, dans sa croissance affective.

En quelques décennies, aux Etats-Unis puis en Europe, le développement des approches systémiques dans les psychoses et les déviations découvre d'indéniables possibilités thérapeutiques. Simultanément, le puissant mouvement de thérapie familiale vient modifier le champ général des psychothérapies.

Pour sa part, Bateson aura insisté sur le thème de l'authenticité de l'intervenant, dans les négociations triadiques qu'il initie. Le naturel, l'humour non critique, la disponibilité complémentaire sont nos atouts.

La créativité: "Double bind 1969".

Dés sa jeunesse, Bateson fut passionné par les sciences naturelles. L'éthologie animale est un volet essentiel de ses recherches. Simultanément, toute son oeuvre tend à créer les bases d'une éthologie humaine, par son évocation des valeurs

vécues qui unissent - ou séparent - les humains. D'ailleurs, sa vie ne fut que contacts actifs, incessants.

Lorsque ce n'était au milieu de nombreux groupes d'enseignement, d'échanges et de travail, ou dans la quotidienneté familiale et amicale, ce fut donc avec des animaux domestiques, ou des loutres, des singes, des poulpes, finalement les dauphins. Alors paraîtra ce beau texte: "Double lien, 1969" (in *Steps*.).

L'étude de la communication chez les dauphins débute pour lui en 1963 aux Iles Vierges avec John Lilly, puis à Hawaï au Sea Life Parc auprès d'un couple de jeunes éthologues, T.A. et K. Pryor, jusqu'en 1973. Sa troisième épouse, Lois Cammack, donne au biographe une image vivante du chercheur, gardant à l'époque son intensité coutumière: résidences multiples, succession de nombreux visiteurs - scientifiques, anciens élèves, etc.-, deux garçons en pleine croissance, une naissance (Nora), des chiens, des chats, et deux singes finalement chassés par la venue du bébé...

Dans leur programme de recherche, les éthologues utilisent de vastes bassins où les dauphins sont soumis aux expériences du conditionnement skinnerien. Les poissons que les dresseurs leur jettent et aussi "la relation personnelle" qui se crée à l'occasion de ces récompenses incitent ces animaux à montrer leurs capacités expressives. Des spectateurs sont admis, touristes enthousiastes. Pour Bateson, parmi bien d'autres occupations, c'est une possibilité appréciée de développer son thème familier du deutéro-apprentissage, apprentissage créateur de nos habitudes interactionnelles.

Chaque animal doit apprendre à relier la récompense reçue avec sa propre réponse, un "comportement nouveau" montré au dresseur. Le dresseur ne récompense pas un comportement répété. Le dauphin montre alors son impatience, en général par un battement bruyant de queue. Ce "geste" est alors récompensé. Puis, il n'est plus récompensé jusqu'à ce que le dauphin perçoive qu'il lui faut apporter un *autre* comportement. Telle est l'épreuve "conceptuelle" imposée au dauphin: comprendre que "nouveau comportement égale récompense".

Un jour, une femelle de dauphin va au delà. Après le stade habituel d'apprentissage avec Karen Prior, elle retourne dans le bassin de repos, mais manifeste là une forme d'excitation paradoxale. Au retour dans le bassin d'expérience, elle apporte tout un enchaînement de comportements, dont quatre jamais observés jusque-là dans cette espèce. Voici donc *la danse du dauphin*.! Bateson enregistre cette scène et l'étudie.

Il souligne qu'il a fallu octroyer de nombreuses récompenses, "poissons non mérités", pour maintenir et préserver la relation entre l'animal et la monitrice, c'est pour lui, un "contexte de contexte du contexte"... Disons que cette femelle de dauphin a pu finalement comprendre qu'il s'agissait pour elle d'offrir un spectacle à sa monitrice. Tout comme un humain, le dauphin avait pu créer une relation originale, à la demande d'un partenaire.

Bateson conclut que ce fait illustre ce qu'il dénomme alors *la transcontextualité*. Il précise deux aspects dans la genèse d'un tel comportement transcontextuel:

"Premièrement, qu'une souffrance et une inadaptation sévères peuvent être induites en mettant un mammifère dans l'erreur en ce qui concerne ses propres règles donnant un sens à une relation importante avec tel autre mammifère. Et, secondement, que si la pathologie peut être contrée et dépassée, l'expérience dans son ensemble peut promouvoir la créativité."

Cette formulation - à partir d'une métaphore agie, vivante, lumineuse - nous rappelle les moments difficiles de nos mutations existentielles, toujours vécues avec d'autres, et que facilitent des "récompenses", réciproques. Citons aussi cette épreuve volontaire que l'on nomme une psychothérapie. L'angoisse devient l'appel au dépassement de soi, proposition intime de croissance, où change aussi notre environnement. Il s'agit bien de créativité et de création, de croissance intime et avec d'autres.

Quand l'ethnologue culturaliste aborde une tribu, une famille, une collectivité avec en tête l'image d'"un individu", il sait de plus que son devoir est d'incorporer là des savoir actuels. L'éthologie, animale ou humaine, s'appuie sur la biologie et sur l'évolutionnisme, la physiologie générale et la neuro-physiologie, la psychologie affective et celle de l'apprentissage, la sociologie appropriée, et certes un peu de psychopathologie, et les progrès en cours de chaque savoir.

Un psychothérapeute fréquente quelque peu toutes ces sciences. Selon le champ de son intervention - psychiatrique, médical, sociale, etc. - ce praticien a la tâche complexe de répondre à des crises qu'une multiplicité croissante de facteurs déterminants rend toujours plus compliquées. Plus les savoirs se précisent, plus ils se dispersent. Plus la science progresse, plus la société se complexifie, et plus nos modèles doivent "s'élargir".

Chaque travailleur apprend la technologie précise de sa spécialité et de son statut. Mais des problématiques inattendues vont exiger à la fois des connaissances élargies et des actes plus différenciés. On peut parler ici de double lien: leur combinaison efficace nous échappe souvent et, craignant l'échec, l'attention du

praticien se fige sur le cas. L'action subtile sur l'environnement est oubliée. Alors, un autre type d'incompétence se dessine.

Le participant observateur est soumis à d'incessantes urgences et à des exigences sociales impératives. Hors la pensée systémique - éco-systémique -, ni le savoir de base, ni la formation technique ne portent secours dans un décodage de ces complications. Psychologue, travailleur social ou psychiatre - parmi tant d'autres statuts d'intervenants psychosociaux -, chacun constate qu'il s'est mis la corde au cou. Ne cessant d'étouffer dans des contextes opaques, avec des interventions à la fois ponctuelles et réparatrices, coercitives ou simulées, survient le moment où l'on stagne, incompétence parfois agressive. Ces sentiments laissent indifférents ceux qui gèrent le maelström local: ils sont pris dans les mêmes lacis à leur niveau. Les années passent... jusqu'au *burn out.*, formule anglo-saxonne imagée de l'épuisement professionnel.

Ce praticien et cette praticienne chercheront-ils une formation familio-systémique ? Pour comprendre ce qu'est un système humain, rien de mieux qu'une famille à étudier, la sienne par exemple. Le décodage de ses propres problèmes familiaux aide à comprendre ceux d'autrui...

L'intervenant psychosocial découvre aussi la contamination professionnelle qu'il subit: les crises de ses clients tendent habituellement à devenir les siennes. Ce/cette stagiaire apprend auprès de ses formateurs - et comprend peu à peu auprès de ses clients - ce qu'est un bouc émissaire. Ils perçoivent que leurs "maladresses" professionnelles reflètent l'angoisse obscure des manipulations familiales ou institutionnelles, issues de l'ombre. Une formation familio-systémique apporte non l'indifférence mais le sens de la différence.

Pourquoi un costume ?

Au stade final de sa formation, un stagiaire étudie avec son superviseur-formateur une séance récente qu'ils ont mené ensemble.

= Stagiaire: Me vient à l'esprit une question bizarre: *pourquoi un costume ?*

= Superviseur-formateur: Que veux-tu dire, *un costume ?*

= Sta.: Je me dis que je serais quand même rassuré si on me donne un diplôme à la fin de la formation, un papier disant que je peux faire des thérapies familiales.

= Sup.: Un diplôme ? Des thérapies familiales ? Bof. On donne une attestation de stage.

= Sta.: Ce n'est pas ce que je voulais dire. Non. Je me demande pourquoi j'ai soudain désiré ce papier !

= Sup.: Ah... Moi, je n'ai pas de diplôme de formateur. On travaille avec des modèles neufs, différents, plus pratiques. Au fil des années, on oublie qu'il faudrait être confirmé.

= Sta.: Cette obsession m'est venue soudain, depuis cette séance. J'étais paralysé par ce père. Je suis obsédé par son costume noir, rigide ! Il s'en servait pour que rien ne bouge, rien ne vive alentour. Ni en lui, bien sûr. On aurait dit un scarabée, une carapace.

Sup.: Une carapace, bonne image. Moi, je me souviens du gel qui suintait dès qu'il parlait, de cette voix forte et monocorde. C'était torturant: "Ne vous y trompez pas. C'est moi, le père!!" Je sentais aussi: "Et vous, qui êtes vous donc ?" C'est vrai.

= Sta.: Et le ton angoissé de sa pauvre fille, devant lui ! De temps en temps, elle se redressait. Mais, vlan, le costume noir l'humiliait ! Il s'adressait à toi comme si sa fille n'existait pas. Je me sentais aussi humilié et muet qu'elle.

= Sup.: Tu te sentais déshabillé. Elle, il la traitait comme un garçon, oui un garçon raté. Cela évoquait sans doute le fils brillant que lui, dans sa génération, il aurait pu être, si sa mère n'était décédée si tôt. Il nous a dit s'être sacrifié pour élever ses frères et sœurs. Alors lui, l'aîné, il a vu son cadet lui passer devant et devenir un personnage. Voilà pourquoi il lui faut ce sacré costume noir.

= Sta.: Je sentais que ça avançait. Je te faisais confiance. Tu es plus âgé que moi...

= Sup.: Plus près de cet homme ? Selon toi, j'ai un costume solide, par exemple un uniforme de thérapeute familial ?

= Sta.: Non. C'est intérieur. Les gens se disent que tu sais où tu vas. Tu assistes au drame de cette fille et de son père, comme si tu faisais partie de leur famille. Ils sentent que tu supportes leur drame.

= Sup.: Je sais qu'ils sont là pour une heure et qu'ici et maintenant je dois faire pour eux cet effort. Si je tiens bien cette position ambiguë, ils dévoileront leur jeu. Au début, je protège un peu la fille. C'est elle qui nous a demandé de recevoir son

père. Puis, soudain, il nous jette son paquet. Il dit qu'il va la maintenir dans son handicap, en lui donnant une rente à vie et en quittant la ville, lui et la mère. Il dit ça brusquement. Mais je peux facilement le coincer, à mon tour. Parce que *je sais intimement* qu'il ne lui en a pas parlé, à sa fille, jusque-là ! C'est un moment difficile, soudain, pour nous tous. Je l'oblige à parler de ça clairement, devant elle. En y réfléchissant, maintenant, je pense que la fille s'en doutait inconsciemment. Et je pense aussi qu'elle *savait intimement* qu'elle pouvait s'appuyer sur nous, ici.

= Sta.: Ils avaient besoin de quelqu'un qui gère leur changement difficile.

= Sup.: Voilà quelqu'un qui se jette à l'eau avec eux. Un maillot de bain vaut mieux qu'un costume d'enterrement. Il faut réétudier de telles séances.

= Sta.: Ah la vidéo !

= Sup.: Bof. Tu sais que je préfère le petit magnétophone. Les familles des psychotiques l'acceptent facilement

= Sta.: La vidéo, c'est quand même très, très utile dans les formations. On peut assister à une démonstration. Voir un thérapeute célèbre en action. N'est-ce-pas l'outil des vrais thérapeutes familiaux.

Sup.: Oui... Non. On regarde des images. L'essentiel est peut-être de se voir soi, soi-même. Les tics, les maladresses, mes inattentions. Une auto-critique.

Sta.: Le directeur nous a promis une salle équipée. On a fait les plans, la glace sans tain, et tout.

Sup.: Aïe, aïe, aïe... Dans un hôpital psychiatrique, une salle vidéo c'est la panne absolue. Le costume cercueil. Vous recevrez tous les cas dont les autres ne veulent pas ou rejettent ! Nous vous avons répété que vous ne serez pas des thérapeutes familiaux, seulement bien sensibilisés...

Sta.: Mais Bateson, chez les Iatmul, à Bali, à Palo Alto, il enregistrerait, photographierait, filmerait... Le langage non verbal, c'est aussi notre thème. Il faut de la vidéo !

Sup.: Il faut de la patience ! Dans ces contextes psychiatriques, nous sommes les sauveteurs institutionnels des cas impossibles. Pas la peine de remplir les armoires avec ces cassettes que personne ne regarde jamais, jamais... Les familles les plus difficiles acceptent un bon petit magnétophone avec un bon micro. Tu écoutes ta

cassette en voiture. Si la séance t'a fait paniquer, tu la recopies. Trois heures d'excellent travail. Nous, vous, les institutionnels, on reçoit les familles caricatures. Grâce à nos "entretiens conjoints" à la Bateson, nous connaissons bien leurs têtes, leurs gestes, leurs tons. Nous les aimons un peu. Quand tu vois le patient, le déviant, etc. avec les siens, ils commencent à vivre dans ta cassette mentale. Eux aussi te regardent autrement. Tu perds ton costume d'agent de police !

Sta. : Oui, je l'ai constaté souvent. On se salue, au passage, dans la salle d'attente. C'est mon client ! Voilà. Quand je l'ai vu avec ses proches, il acquiert pour moi un vrai visage. Nous évoluons ensemble.

Sup. : Oui. C'est la récompense, non négligeable. J'essaie avec vous aussi de laisser mon costume au vestiaire. J'essaie que dans le groupe de formation vous vous sentiez à votre aise, les uns avec les autres, et avec moi. Il y a souvent tel ou telle en retrait. Ce n'est pas toujours facile. C'est justement peut être lui ou elle qui voudrait vraiment changer. Ah, chacun de nous a déjà tant de théories dans la tête ! A la fin d'un métalogue, Bateson dit qu'on ne travaille qu'avec un quart de son cerveau. L'école remplit le premier quart d'une sorte de brouillard. Les journaux et les bavardages d'autrui bourrent un autre quart. Quant au troisième, ce sont les idées qu'on se fait quand on veut réfléchir...

Sta.: Tu devais nous parler encore du double lien et aussi, je crois, de tes triades dialectiques évolutives ou quelque chose comme ça...

Sup.: Oui, à propos de la croissance professionnelle. C'est aussi ce troisième quart mental où je m'embrouille moi-même. Je ne suis pas prêt, pas encore. Au fait, en parlant de costume, on dit qu'après son séjour chez les Iatmul, Bateson n'a plus jamais porté de chaussettes, sauf le jour du mariage de sa fille. Ces Grands Hommes !

Bibliographie

- Bateson G. *Naven* (1936), Cambridge Univ. Press, Cambridge. Tr. fr.: La cérémonie du Naven, Minuit, Paris, 1971. (Le livre de poche, coll. Biblio-Essais).
- Bateson G. *Balinese Character: A Photographic Analysis* (en coll. M. Mead), New York Acad. Sci., New York, 1942.
- Bateson G. *Communication, The Social Matrix of Psychiatry* (en coll. J. Ruesch), New York, Norton, 1951. Tr. fr.: Communication et société, Paris, Seuil, 1988.
- Bateson G. The Position of Humor in Human Communication, in *Cybernetics: Circular Causal and Feed-back Mechanisms in Biological and Social Sciences*, H. von Foerster, ed., New York, Josiah Macy Jr. Foundation, 1953.

- Bateson G. *Perceval's Narrative: A Patient Account of his Psychosis, 1830-1832*. Stanford Univ. Press, Stanford, 1961. Tr. fr. Perceval le fou. Autobiographie d'un schizophrène, Paris, Payot, 1975.
- Bateson G. *Steps to an Ecology of Mind*, Ballantine Books, New York, 1972. Tr. fr.: Vers une écologie de l'esprit, t. I et II, Paris, Seuil, 1977-1980.
- Bateson G. A Note on the Double Bind (1962) (coll. D. D. Jackson, J. Haley, J.H. Weakland), in C.E. Sluzki, D.C. Ransom, *Double Bind. The Foundation of the Communicational Approach to the Family*. Grune & Stratton, New York, 1976, 39-42.
- Bateson G. The Birth of a Matrix or Double Bind and Epistemology, in M.M. Berger ed., *Beyond the Double Bind*. Brunner/Mazel, New York, 1976, 41-64, 197-237.
- Bateson G. *Mind and Nature. A Necessary Unity*. New York, Dutton, 1979. Tr. fr.: La nature et la pensée. Paris, Seuil, 1984.
- Bateson M. C. *Regard sur mes parents. Une évocation de Margaret Mead et de Gregory Bateson*. Seuil, Paris, 1989.
- Benoit J.C. *Patients, familles et soignants*. Erès, Ramonville, 1992.
- Benoit J.C. *Double lien, schizophrénie et croissance. Gregory Bateson à Palo Alto*. A paraître: Erès, Ramonville, 2000.
- Haley J. *Stratégies de la psychothérapie*, Erès, Toulouse, 1993.
- Lipset D. *Gregory Bateson. The Legacy of a Scientist*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, 1980.
- Mead M. *Du givre sur les ronces. Autobiographie*. Seuil, Paris, 1977.
- Pauzé R. *Gregory Bateson. Itinéraire d'un chercheur*. Erès, Toulouse, 1996.
- Sluzki C., D.C. Ransom, ed. *Double Bind. The Foundation of the Communicational Approach to the Family*. Grune & Stratton, New-York, 1976.
- Thom R. *Crise et catastrophe*. Communications. Paris, 26, 34-38, 1976.
- Watzlawick P., J.H. Beavin, D.D. Jackson. *Pragmatics of Human Communication*. Norton, Nex York, 1967. Tr. fr.: Une logique de la communication. Seuil, Paris, 1971.
- Weakland J.H. *L'hypothèse du "double lien" de la schizophrénie et l'interaction en trio (1960)*. Thérapie familiale. Genève, 16, 1995, 5-18.